

La Malibran sur scène



Maria MALIBRAN, dans le rôle de Desdemona

Le peintre Decaisne représente ici la cantatrice, au moment du coucher fatal de Desdemona dans l'acte III. Elle a l'air pensif, les yeux brillants de larmes, les cheveux défaits, comme perdue. Assise dans un grand fauteuil moiré, elle pose de trois quarts, une main appuyée sur une harpe, l'autre le long de son cou. Il émane de cette figure de femme, vêtue d'une robe plissée de mousseline blanche, une certaine sensualité. Seul le ciel menaçant, au fond du tableau, annonce le drame à venir. Ce portrait bourgeois, au style très sage, contraste avec les témoignages de l'époque.

En effet, Maria Malibran possédait d'extraordinaires dons dramatiques, une gestuelle d'une hardiesse inouïe et un chant presque "expressionniste" pour l'époque. C'est dans le rôle de Desdemona qu'elle obtint ses plus grands succès grâce à une interprétation spontanée et extravertie du personnage. La critique décrit une version inédite de l'héroïne, extrêmement émouvante dans ce rôle passionné de jeune femme désespérée. Sa fougue, sa passion, ses élans de génie remuèrent les cœurs et mirent les auditeurs du Théâtre Italien en pleurs. Elle avait aussi profondément marqué les esprits dans ce rôle où, selon Alfred de Musset, *"elle s'abandonnait à tous les mouvements, à tous les gestes, à tous les moyens possibles de rendre sa pensée : elle riait, elle pleurait, se frappait le front, se décoiffait ; tout cela sans songer au parterre ; mais, du moins, elle était vraie. Ces pleurs, ces rires, ces cheveux déroulés, étaient à elle, et ce n'était pas pour imiter telle ou telle actrice qu'elle se jetait par terre dans Otello"*.



L'affiche de la "Sonnambula" dans le théâtre qui porte déjà son nom à Venise.

Si le nom de Maria Malibran ne vous dit probablement rien, sachez pourtant que cette cantatrice est sans doute la première star internationale de l'histoire de l'opéra pour ne pas dire de la musique, la première déesse du Romantisme.

A chacune de ses apparitions, cette espagnole à la silhouette frêle, aux grands yeux et aux longs cheveux bruns, libérait des torrents d'émotion qui plongeaient le public cultivé d'Europe et d'Amérique dans une ivresse jusqu'alors inconnue. Par la beauté envoûtante de son chant, mais aussi par sa liberté de pensée et son mode de vie inconventionnel, elle bouleversera non seulement l'esthétique du chant et de l'art dramatique, mais l'image de l'artiste dans la société : pour la première fois, une femme, et de surcroît une musicienne, exerça dans le domaine de l'art et sur l'esprit de ses contemporains une influence qui devait profondément marquer les générations suivantes.

Si la France l'a élevée au rang de déesse romantique, les italiens la traitent comme l'une des leurs.

Maria a l'étoffe d'une superstar. Elle est à première cantatrice à reprendre le flambeau des castrats, que le public d'opéra idolâtrait aux siècles précédents. La passion qu'elle inspire prend des formes de plus en plus fanatiques. Ses cachets sont exorbitants. Les compositeurs écrivent des opéras spécialement pour elle. L'expressivité et la musicalité de son chant, sa silhouette mince et délicate, son jeu chargé d'émotion, son train de vie turbulent et sa santé fragile, persuade le monde qu'il se trouve devant l'archétype de l'héroïne romantique. Toutefois, on oublie volon-

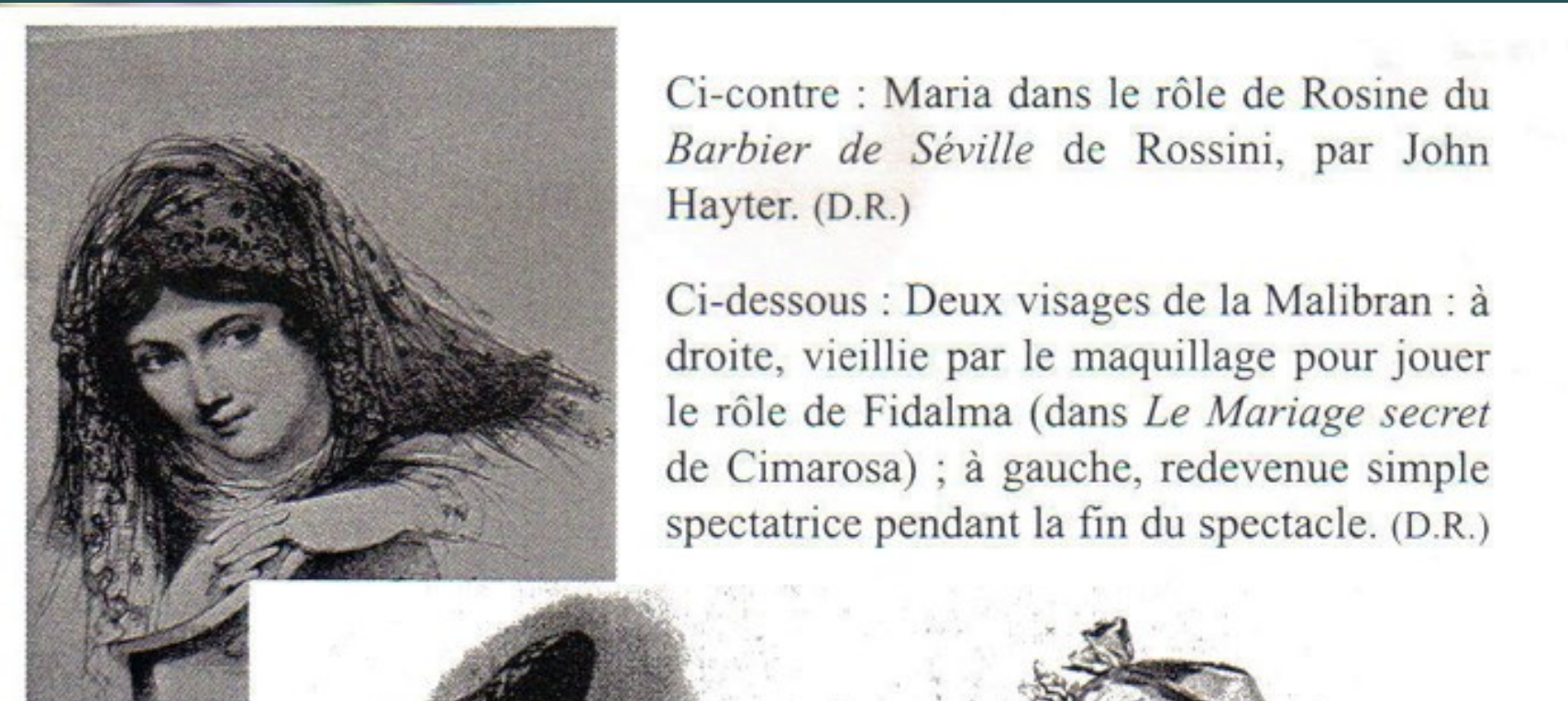


Maria dans "La pucelle d'Artois" de Michael Balfe en 1836

tiers que, derrière le cliché, se cache une femme volontaire et indépendante, en un mot : moderne, mais aussi une femme au caractère difficile, seule, souvent désespérée, malade et physiquement épuisée.

Nous savons aujourd'hui que les témoignages de l'époque sont souvent trop subjectifs pour être pris au pied de la lettre, mais la musique que Maria a chantée, les rôles qui furent écrits pour elle et les particularités de ses propres compositions nous renseignent sur le caractère unique de sa voix de mezzo-soprano. Son répertoire, vaste et varié, fait appel à des registres d'émotion si multiples que seul un talent exceptionnel de comédienne peut lui rendre justice.

Les renseignements les plus précis sur la voix incomparable de Maria nous sont fournis par la musique écrite à son intention : les partitions montrent une tessiture couvrant près de trois octaves (du mi sous la portée au contre ut) avec des registres extrêmes probablement plus affirmés que le registre médian. Les coloratures virtuoses et les larges intervalles témoignent d'une agilité et d'une maîtrise du souffle exceptionnelle. Sa voix conservait apparemment la même couleur jusque dans les suraigus, et sa qualité était généralement décrite comme veloutée, sombre et moelleuse. Les théâtres affichaient d'ailleurs Maria avec le titre de « prima donna » ou de « contralto », mais jamais comme soprano. Aujourd'hui, une voix de ce type serait certainement dénommée mezzo-soprano.



Ci-contre : Maria dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville* de Rossini, par John Hayter. (D.R.)

Ci-dessous : Deux visages de la Malibran : à droite, vieillie par le maquillage pour jouer le rôle de Fidalma (dans *Le Mariage secret* de Cimarosa) ; à gauche, redevenue simple spectatrice pendant la fin du spectacle. (D.R.)



Ci-dessus : l'un de ses plus grands rôles : Amina dans *La Sonnambula* de Bellini. (D.R.)

Ci-contre : Desdemona implorant son père à genoux, à la fin de l'acte II d'*Otello*. (D.R.)

